

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Adrien Thério, un païen dans la vallée du Saint-Laurent

Michel Lord

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (2000). Adrien Thério, un païen dans la vallée du Saint-Laurent. *Lettres québécoises*, (100), 12–13.

Adrien Thério, un païen dans la vallée du Saint-Laurent



PROFIL
Michel Lord

Tenter de circonscrire l'œuvre d'Adrien Thério — quoi qu'on en dise — n'est pas une mince entreprise. Elle est certes traversée par des thèmes et des images obsédantes, mais elle se compose tout de même de vingt-huit ouvrages, dont une bonne quinzaine de fictions romanesques et nouvellistiques publiées entre 1953 et 1998.

DE SON PREMIER ROMAN, *LES BRÈVES ANNÉES*, à son dernier ouvrage, une anthologie intitulée *Un siècle de collusion entre le clergé et le gouvernement britannique*, Thério arpente des avenues fort diverses et rend ainsi compte à sa manière de l'évolution des mentalités au Québec. Le moins que l'on puisse dire, c'est justement que Thério est un témoin privilégié de l'histoire du Québec et des courants qui la traversent, et cela, tant dans ses essais et ses critiques — ou dans son rôle d'animateur littéraire à *Livres et auteurs canadiens/québécois* et à *Lettres québécoises* — que dans ses nouvelles et ses romans. Je m'intéresserai ici surtout à la partie fictionnelle de son œuvre, afin d'en rappeler ce qui à mon avis en constitue les lignes de force, les fluctuations, le sens.



Pour parodier Roland Barthes (voir le début de *Sur Racine*), il y aurait trois univers chez Thério : le Québec ancien, le monde moderne et l'utopie. Le premier *topos* a à faire avec un certain terroir, le monde paysan ; le deuxième, avec l'univers urbain, universitaire surtout ; et le troisième, avec une forme de fantastique ou d'onirisme (mais aussi de critique parfois corrosive de la réalité et de la société) qui débouche sur une utopie, un Ailleurs idéal. Ces *topoi* structurent pour ainsi dire l'évolution de l'imaginaire chez Thério. Voyons de quoi il en retourne exactement.

Un « terroir » parodié

Oscillant entre le bucolisme et la critique sociale, l'œuvre prend d'abord racine dans un petit roman, *Les brèves années*, premier de la série du Chemin Taché, c'est-à-dire de ces œuvres campées sur la terre du Bas-du-Fleuve — *Flamberge au vent* (1961), *Le printemps qui pleure* (1962), *Ceux du Chemin Taché* (1963), *La colère du père* (1974), et surtout leur apothéose dans *C'est ici que le monde a commencé* (1978) et le dernier roman, *Marie-Ève ! Marie-Ève !* (1983). Certains seraient tentés de ranger ces œuvres dans le genre terroiriste, mais en fait elles se situent à la fois au cœur et en marge du genre,

qu'elles renouvellent en en parodiant certaines données fondamentales car, comme le souligne André Vanasse, « les œuvres de Thério sont toujours volontairement anticonformistes » (*Voix et Images*, automne 1981, p. 40). Certes les narrateurs chez Thério chantent souvent les beautés de la nature et de la terre, mais c'est aussi pour en montrer, par contraste, la dureté et les misères que les habitants y vivent et surtout y subissent. Les protagonistes de cette série romanesque sont marqués par une enfance de privations, d'humiliations, et ils n'ont de cesse de tout faire pour s'en sortir, avec ou sans l'aide d'un curé, et parfois contre l'autorité religieuse. Voilà qui nous éloigne passablement du canon terroiriste où la vie sur terre est d'ordinaire idyllique et où les gens sont soumis à un curé omnipotent. Chez Thério, plus l'œuvre avance, plus le discours se fait corrosif à l'endroit d'un clergé honni par les personnages principaux et parfois même par les personnages secondaires. Dans le dernier roman, *Marie-Ève ! Marie-Ève !*, cet aspect de la révolte contre le clergé prend des proportions épiques et quasi fantastiques. Carmélia, la narratrice vigoureuse de 88 ans, raconte à Claude Martel, l'*alter ego* de Thério, comment elle s'est vengée vigoureusement d'un curé (en l'étranglant à pleines mains — sans le tuer, pas sur le coup du moins) qui avait abusé de son autorité en la semonçant et en refusant de l'aider à soigner sa fille Marie-Ève. Cette tendance de l'œuvre de Thério est à mettre en rela-



tion avec son tout dernier ouvrage sur le clergé et ses méfaits au Canada français. Thério étant né en 1925, à une époque où ce même clergé était au sommet de sa force, on imagine aisément ce que des gens comme lui, épris de liberté, ont dû souffrir des contraintes de toutes sortes qui leur

étaient imposées. Cette partie de son œuvre témoigne d'une révolte profonde, et en ce sens elle appartient de plein droit à l'esprit de la Révolution tranquille, avant, pendant et après la lettre.

Au cœur de la vie universitaire

Comme les œuvres narratives épousent peu ou prou les contours de l'évolution de la carrière même de Thério, une autre série de récits problématise la vie urbaine, mais surtout universitaire. Dès 1960, alors qu'il est professeur à l'Université de Toronto, après un passage dans une

université du Kentucky, son œuvre commence à traduire ses préoccupations d'intellectuel révolté contre toutes les contraintes et les petites gens. Dans *La soif et le mirage* (1960), qui se déroule dans la ville imaginaire de Bowlingville aux États-Unis, l'accent est mis surtout sur des relations amoureuses difficiles (l'amour est rarement un long fleuve tranquille chez Thério), alors que, dans *Le mors aux flancs* (1965), le ton change radicalement, le professeur-narrateur s'en prenant aux règles contraignantes qu'une société bien-

pensante fait subir à ses citoyens. Or, nous retrouvons derrière ces régulateurs nuls autres que des religieux animés du même esprit que ceux qui terrifient les habitants du Chemin Taché. Dans *Soliloque en hommage à une femme* (1968), le discours est d'abord amoureux (un amour étrange où la femme semble lointaine, absente et plus intéressée à tous égards par les attraits de son propre frère). Apparaît dans l'incipit de ce roman une expression que Thério reprendra plus tard en tant qu'essayiste-critique dans *Des choses à dire* (1975) : « Il me reste encore tellement de choses à te dire [...] ». (p. 7) Ce *Soliloque...* prend alors la forme du journal intime et de la lettre adressée à la femme aimée, mais à cette sorte de *Cantique des cantiques* viennent se greffer une multitude de souvenirs qui replongent le lecteur de Thério dans l'univers du Chemin Taché, car le narrateur-professeur-amoureux tente d'expliquer sa vie présente, si peu facile, à la lumière d'un passé encore plus douloureux. Cela contraste avec le roman le plus virulent par rapport à la vie universitaire, *Un païen chez les pingouins* (1970), véritable portrait-charge de ce qu'il y a de pire chez les collègues de travail. En entrevue, Thério avoue que, ce faisant, il a « voulu dégonfler un peu tous ces grands intellectuels qui se prennent pour le nombril du monde » (*Voix et Images*, automne 1981, p. 23). Le Thério polémiste — même dans la fiction — ne fait pas de quartier.

Une utopie révélatrice

Si l'ensemble de l'œuvre de Thério porte les marques de l'ironie, du sérieux, du douloureux, et que l'existence semble extrêmement difficile pour la majorité des personnages, il reste que, dans les deux derniers romans, le récit propose des visions du monde sensiblement différentes des précédentes. J'ai déjà souligné l'originalité du geste de la narratrice qui secoue l'autorité cléricale dans la finale de *Marie-Ève ! Marie-Ève !*

Dans *C'est ici que le monde a commencé*, la libération est encore plus patente et relève d'une certaine vision utopique — ou du moins optimiste — du monde. Le narrateur y parle avec un vieil ami, le père Ori, qui, même mort, demeure vivant et fait perdurer dans la réalité — et dans l'esprit du narrateur — la vision d'une vallée de Jonathan merveilleuse :

La vallée de Jonathan existait belle et bien. [...] Des milliers de gens arrivaient, s'emparaient de tout ce terrain et surgissait de l'ouest le grand cheval gris que m'avait décrit le père Ori. Il remplissait le bas de la vallée de son sperme et tout le monde s'y baignait. (p. 308)

Ainsi, au delà de toutes les contraintes et des malheurs surgit la vie dans ce qu'elle a de plus beau, le rêve, un érotisme et une animalité pleinement assumés, la mort transmuée en vie éternelle, mais païenne, éloignée de toute espèce de trivialité et de banalité. C'est sans doute là l'essentiel de cette œuvre unique dans nos annales et qui mériterait qu'on s'y attarde bien davantage, car elle est celle de l'écrivain qui en a long à dire.



Voix et images

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{OS} 1 à 32 : 5 \$; n^{OS} 33 à 62 : 10 \$; n^{OS} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747